

14.54

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
FREDERIC HILBORN HALL

Class of 1910

1889-1910

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

<i>Æsus</i> , première partie.	1 fr. 50
<i>Æsus</i> , deuxième partie, où la Bible et les Évangiles sont restitués dans leur vrai sens . .	1 fr. 50
<i>Æsus</i> , troisième partie. Le druide Pythagore. Exposé de sa doctrine	1 fr. 50
<i>Æsus</i> , quatrième partie :	
1° Eros ou l'Amour, premier principe de Pythagore, occupe surtout les Gaulois.	
2° Le Paradis perdu, de Milton : Cosmogonie.	
3° La philosophie pythagoricienne retracée sur le portail de Notre-Dame.	
4° Le quaternaire de Pythagore en sociologie, etc.	1 fr. 50
L'Amour, acte du monde (suite d' <i>Æsus</i>) :	
La Puissance amoureuse. — Explication sur les Triades des Bardes Cosmogonies de Plotin et des Pérates. — Orphée ou Ogmius.	1 fr. 50

9014.54

✓



J. H. Hall fund

OGMIOS OU ORPHÉE

LES DEUX ÉCOLES GAULOISES ORPHÉE ET PYTHAGORE

L'identité d'Ogmios et d'Orphée résulte de leurs attributions, qui sont la science et la poésie. Ogmios est l'homonyme d'Orphée. La différence dans la prononciation des deux mots, l'un celtique, l'autre grec, provient de l'adoucissement de l'*r* guttural en *g* et de la labiale aspirée *ph* en labiale douce, conformément aux règles grammaticales.

Chez les Gaels d'Irlande, de race gauloise, on trouve le parçil d'Ogmios dans Ogmai « fils du soleil », et inventeur de l'ogham. Orphée passe, de même, pour être le fils du soleil et pour avoir composé, ou du moins modifié l'alphabet par l'adjonction de la lettre *r*, qui modifie le nom d'*Ogmios*.

Différent d'Apollon, qui appartient au cycle

D'ailleurs les Orphistes et les Pythagoriciens s'appliquaient aux mêmes recherches. Ils étudiaient « la formation de l'homme et du monde » et s'occupaient de toutes les études qui font que l'homme est ce qu'il est.

Mais ils différaient par leur manière de vivre.

Les uns menaient la vie solitaire, les autres la vie en commun. Ces deux états de nature se retrouvent dans les deux genres d'anthropoïdes, chez les gorilles vivant par couple et chez les chimpanzés réunis en bandes.

Les Orphistes, individualistes, étaient caractérisés par l'esprit d'indépendance et la joie de vivre ; les Pythagoriciens, communistes, par l'observance de la règle et les habitudes austères.

Dans la lutte des deux sectes, le triomphe final appartient toujours à l'individualisme, qui fournit les plus brillants penseurs, parmi lesquels les fondateurs de cités et les premiers législateurs. Ceux-ci constituèrent les premières sociétés ou associations, qui prirent place entre l'individualisme et le communisme. Grâce à la distinction des fonctions sociales, les droits sacrés de l'individu furent respectés.

On lui laissa la plus large part de liberté tout en le faisant contribuer à l'œuvre générale.

Il y avait encore une autre différence entre les deux écoles : ce que les uns enseignaient secrètement, les autres le chantaient à la foule.

Tandis que les Druides, collègues de Pythagore, signifiaient l'état radiant par trois rayons, le désignant sous le nom de Duw, *ce qui est en dehors de l'obscurité, la Lumière*, Orphée nommait en propre terme l'éther et célébrait la magnificence de ses développements, dans la décade qu'il analysait ainsi :

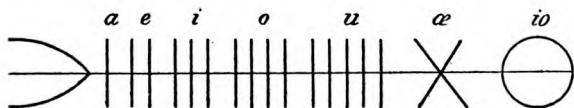
Il y a l'unité totale, puis le nombre deux révélant la puissance active et la puissance passive ; le nombre trois correspond aux principes positif, négatif et neutre ; le nombre quatre aux éléments perceptibles ; le nombre cinq au sens percepteur. Le nombre six dispose les unions, le septenaire les périodes de la vie, l'octenaire les joints, les attaches des molécules et les mouvements ellipsoïdaux des sphères ; le nonaire, le parfait accomplissement des êtres. Le nombre dix termine la première décade et en commence une nouvelle.

Ces divisions numériques concordent avec

les arrangements de l'univers. Elles trouvent leur emploi aussi bien dans le monde matériel que dans les êtres biologiques et anthropologiques.

Si les Orphistes se servirent du chant et de l'écriture pour la transmission de leur pensée, la secte pythagoricienne préféra les monuments et les signes symboliques. Comme exemple, sur la façade de la cathédrale de Paris se trouvent retracées toutes les puissances numériques. La rosace représente l'unité, les tours les deux principes actif et passif ; les trois entrées du portail rappellent les trois principes ; les tours carrés les quatre éléments. Les angles du maître-autel remémorent l'octenaire, forme des cubes physiologiques ou sels provenant soit du règne végétal, soit du règne animal.

La doctrine des nombres est encore conservée dans ce signe oghamique retrouvé par O' Flaherty.



Dans cette figure, la décade, résumé de

l'enseignement orphique, est représentée sous quatre formes différentes, de cette manière.

Aux deux extrémités se trouvent le phallus et l'itys 1, 0, couple primigène. La ligne qui les relie forme le champ des manifestations numériques. Les cinq chiffres, représentés par le nombre des traits au-dessus de la ligne, démontrent les essences supérieures des cinq planètes (système des apparences), et les cinq chiffres au-dessous de la ligne indiquent les cinq essences du globe terrestre : éther, feu, air, eau, terre.

Le signe \times , placé à la suite des traits, forme le chiffre dix. Il est composé de deux \vee , chacun valant cinq, dont l'un est renversé pour signifier que les choses célestes influent sur les terrestres et que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Enfin, le dernier signe indique que la première expansion rentre en germe d'où procède une nouvelle décade.

La même idée des dix amplifications est encore reproduite par la valeur des voyelles attribuées aux signes. De plus, la diphtongue æ indique l'accouplement des deux principes, et la diphtongue oi signifie la fin de la pre-

mière décade et le commencement d'une autre.



Expliquons ce signe ternaire, arcane de la science druidique.

Il indique la dépolarisation et montre la division en deux forces opposées et une ligne neutre.

Les parties plus actives d'un être tendent vers les parties homogènes d'un autre être, d'où leur séparation.

La dépolarisation se produit sous des formes multiples. Ainsi, dans le monde matériel, la planète opère sa dépolarisation en présentant tour à tour au soleil chacun de ses côtés ou chacune de ses deux moitiés boréale ou australe. Chez les animaux la dépolarisation donne lieu à la distinction des sexes ; chez le même individu, elle cause la différence fonctionnelle de la gauche et de la droite.

C'est une chose digne d'être remarquée que les premières recherches portèrent sur les quatre éléments. Pour ce motif, les disciples de Pythagore juraient par le quaternaire et ceux d'Orphée par l'octenaire, qui est le quaternaire

doublé. La doctrine des quatre humeurs : sang, flegme, bile, atrabile, enseignée par Hippocrate et ramenée par Galien aux quatre qualités physiques : chaud, froid, humide et sec, se rattache à ce système scientifique. Cette méthode d'investigation dura jusqu'au commencement de l'ère actuelle, où l'on révéla les trois principes des êtres. Les recherches se firent alors sur le mode ternaire sans qu'il y eût contradiction entre les deux théories.

Ces trois principes : igné, aqueux et solide, sont ceux que l'on retire de tout mixte par le moyen de la distillation. On les désigne aussi sous les noms génériques de soufre, mercure et sel.

La recherche des principes pénètre plus avant dans la nature intime des choses que la superficielle distinction des quatre qualités élémentaires, sans qu'il y ait désaccord dans les deux classifications.

On trouve, sans sortir de la Gaule, la confirmation de cet aperçu dans les écrits des auteurs et dans les monuments.

Voici ce que dit Scot Erigène dans le traité intitulé : *Division des choses naturelles* : « La nature reçoit quatre aspects par le moyen de

quatre différences. La première espèce est incréée et crée ; la deuxième est créée et crée ; la troisième est créée et ne crée pas ; la quatrième n'est créée ni ne crée. » Il s'agit ici des quatre éléments. Du moment que la terre, quatrième élément, ne crée ni n'est créée, elle ne compte pas parmi les principes, réduits ainsi à trois, et leur sert de réceptacle.

David de Planiscampy, médecin de Henri IV, dit aussi que « la doctrine d'Hippocrate, admettant les quatre éléments, n'est pas contradictoire avec celle de Paracelse sur les trois principes soufre, sel et mercure ».

Il explique de quelle manière les quatre éléments ont engendré les trois substances en cette façon : « Le feu agissant contre l'air fit le soufre, l'air agissant contre l'eau fit le mercure, l'eau agissant contre la terre fit le sel ; laquelle terre est demeurée matrice et gardiatrice des effets des quatre éléments, desquels tous corps sont composés, qui sont les trois substances, soufre, mercure et sel. » Sur quoi l'auteur note en passant que l'axiome d'Hippocrate : les contraires sont guéris par les contraires, et celui de Paracelse : les semblables sont guéris par les semblables, ne sont

pas contradictoires, puisque dans le premier cas il s'agit des éléments et dans le second des substances. Ainsi une brûlure est traitée par la glace, tandis qu'une maladie provenant d'une altération du principe sulfureux est guérie par l'addition d'une dose de soufre.

Dans la lutte des deux écoles pour le partage du monde, celle d'Orphée obtint la plus belle part, c'est-à-dire presque toute l'Europe et les régions de l'Asie et de l'Afrique connues des anciens. Orphée eut pour disciples toutes les personnalités les plus brillantes. Les Pythagoriciens restèrent confinés, sauf exception, dans l'île de Bretagne et dans l'ouest de la Gaule, dans le Kymræg, Pays de commune ou de communautés.

En résumé, l'inspiration et l'enthousiasme caractérisent l'école d'Orphée, tandis que le calcul et la méthode appartiennent à celle de Pythagore.

ORPHÉE EN GRÈCE

La doctrine orphique pénétra, par la Thrace, chez les Grecs, qui lui donnèrent un contour conforme à leur génie représentatif.

Orphée institua à Eleusis, près d'Athènes, les fêtes de Bacchus, *Orphica bacchica*, à la suite du culte de Cérès, consacré à la culture des céréales.

Ces fêtes de Bacchus comportaient plusieurs modes d'enseignement destinés aux différentes classes qui y participaient.

D'abord très simples, elles consistaient en offrandes de fruits déposés sur l'autel du dieu.

On y ajouta plus tard des hymnes composées pour l'instruction des femmes et des enfants. On y enseignait les influences des astres et des planètes sur les productions de la terre, particulièrement sur les fruits et la vigne.

Le recueil des hymnes nous est parvenu. Les femmes invoquaient d'abord Lucine, la pleine lune, comme présidant aux heureuses grossesses, Artémise, la nouvelle lune et le couple jumeau Phœbus et Diane, qui signifie la conjonction des deux luminaires après l'équinoxe du printemps.

La prière à l'éther et, par ce mot, il faut entendre particulièrement le pôle aimanté, expose une magnifique conception du monde : « Ais élevé de l'espace éthéré, énergie infatigable, portion des astres, du soleil et de la lune, dominant sur tout, émission brillante, torche communiquant la chaleur vitale, éther lumineux, supérieur, principal élément du monde, bouton diaphane et phosphorescent, luisance astrale, t'invoquant, je te prie d'être toujours tempéré et doux. »

Quel est cet élément, portion des astres et différent de leur éclat, si ce n'est l'influence magnétique de l'éther ?

Un autre hymne est adressé à Pan, c'est-à-dire encore à l'éther considéré dans ses productions :

« J'invoque Pan aux pieds de bouc, substance universelle du monde, ciel ou bien

mer ou feu immortel, car ce sont là les membres de Pan. »

Cet hymne est rempli d'allusions se rapportant à l'éther. La légèreté du fluide est indiquée par les pieds du bouc, sa limpidité et sa transparence par les nymphes des fontaines, l'obscurité favorable à la production des phénomènes magnétiques par le séjour dans les cavernes. Les chèvres sont les particules cosmiques, et le lait, la force substantielle puisée dans ces particules. On donne à Pan le nom de danseur pour signifier la ronde des étoiles, et on le dit ami de la nymphe Echo, parce que le son provient des vibrations éthériques. « Il mène l'harmonie du monde sur une musique folâtre. Enfin, bacchant souvent inspiré, il prévoit et prolonge sa pensée dans l'avenir, comme l'indiquent les cornes dépassant son front, d'où son nom de vrai Jupiter Ammon. Pan est l'éther lumineux, l'élément le meilleur du monde, fécondant tout, générateur de tout, démon portant plusieurs noms, dominateur de l'univers. C'est la cause de la croissance des êtres, la force aérienne de la nourriture, le bouton pur qui porte la lueur astrale, la torche donnant le feu vital aux

êtres, l'aspect de feu léger sur le sommet très élevé de la voûte céleste. »

On demande à Pan d'accorder une fin heureuse et de conduire aux limites de la terre le « taon panique ». On désigne ainsi l'âme qui se détache du corps, comme le taon s'envole de la bouse. Pan était aussi redouté pour les frayeurs *paniques* qu'il inspirait. Ce sont des terreurs sans motif, communiquées par le trouble du système nerveux.

Dans le même recueil, Bacchus, comme divinité principale, fait l'objet d'une quinzaine d'hymnes. On y remarque comment les premiers observateurs divinisaient l'aspect des choses et les phénomènes physiques. Nérée était la mer en mouvement. Les troupeaux de Neptune, gardés par Protée, étaient cet aspect des flots qui fait encore dire aux marins que la mer moutonne. Tel l'homme qui note ses premières impressions sans pouvoir les analyser.

Les cantiques exposaient aux femmes et aux enfants le système du monde, comme on peut le juger d'après cet hymne du « grand Parménide », de l'école d'Orphée. « Prêtez l'oreille à mes chants. Je dirai d'abord l'origine du

soleil et le principe d'où sortit tout ce que nous voyons, la terre, la mer aux vagues sans nombre, Titan, et l'éther qui embrasse toute la nature dans ses replis.

« Chantez, enfants, chantez le dieu et la déesse qui projettent de loin leur influence. »

Et la foule répondait par ce refrain : « Bedy, zaps, chtôn, plectron, sphinx, knaxby, chthypès, phlegmos, draps. » Ce qui signifie l'air, la mer, la terre, le feu solaire, l'éther et le lait, le fromage, le vin composant la libation.

On apprenait aussi dans les temples la morale au moyen de jouets symboliques. Ainsi une roue qui tournait et qui devait s'arrêter juste sur le point marqué signifiait : rien de trop. Le rameau mis dans la main des assistants enseignait cette autre maxime expliquée par Orphée : « Les choses conservent la direction qu'elles ont prises à l'origine. Les destinées roulent continuellement autour de l'homme sans pouvoir se grouper sur un seul point. Il en est des labeurs divers auxquels l'homme se livre ici-bas comme du rameau : rien n'occupe une place unique dans l'esprit. »

D'autres symboles comme l'osselet, la balle, la toupie, le sabot, les pommes d'or, la touffe

de laine, la poupée aux membres articulés se rapportaient au système de l'univers et n'étaient autre chose qu'un ornement dont on couvrait « la science des choses célestes ». Par ces derniers mots, il faut entendre l'astronomie et l'astrologie.

Les pommes d'or étaient un souvenir du jardin des Hespérides (constellation de la Grande Ourse), la toupie rappelait le mouvement rotatoire du soleil, l'osselet donnait le moyen de joindre deux sphères.

« Dans sa *Théogonie*, Orphée expliquait la formation du monde et de l'homme. La doctrine lui avait été révélée par le soleil (plectron), c'est-à-dire selon les lois de l'harmonie, car le mot « plectron » avait le sens de soleil et d'archet.

Mais ce même mot, comme le dit le philosophe Cleanthe, « s'applique aussi bien au pôle qu'au soleil. » (Eusèbe, *Préparation évangélique*.)

Les premières figurations employées dans les mystères se réduisaient à quatre personnages : « Dans les mystères d'Eleusis, dit Eusèbe, l'hiérophante était vêtu de manière à représenter le créateur, le dadouque figurait

le soleil, celui qui est à l'autel la lune et le héraut des cérémonies Mercure. »

Il s'agit ici de ce qui se passait aux petites Eleusinies, instituées en l'honneur de Cérès. Les grandes Eleusinies, consacrées à Bacchus, étaient plus gaies, comme il convenait au dieu que l'on fêtait. Les forces cosmiques étaient représentées dans leur joie. « Cette vitalité aérienne, qui se répand dans l'univers, était figurée par Silène et marquée aussi dans la Bacchante par la distension extraordinaire des parties sexuelles, et, chez les satyres, elle se manifestait en la fougue des désirs lascifs. C'est par de pareils symboles que la puissance énergétique concentrée dans le globe céleste était rendue sensible. » (Eusèbe, *traduction de Séguier*.)

Ces figurations furent changées en représentations scéniques, destinées au public, par Thespis, 550 ans avant Jésus-Christ. Cette innovation attira sur son auteur les remontrances du vieux Solon, qui fit venir Thespis auprès de lui, au cours d'une représentation, et lui demanda s'il n'était pas honteux de défigurer ainsi le culte des dieux. Mais tout était à Bacchus, et le Théâtre se maintint près

de l'autel. Les pièces y rappelaient la seconde naissance de Bacchus, qui signifie la fermentation des grappes de raisin, son expédition contre les Indiens pratiquant l'abstinence, critique contre les Pythagoriciens buveurs d'eau. Les drames mettaient en scène le *triste* Penthée, l'*orgueilleuse* Agavé, Lycurgue, *ennemi de la lumière*. C'était autant de satires contre les anciennes classes théocratiques et aristocratiques. On présentait d'autres types sociaux : les Bacchantes, buveuses de vin, et les Ménades qui menaient les orgies. On dépeignait les nouvelles passions, les nouveaux sentiments, les nouveaux caractères.

C'est en vain qu'Epigène, au quatrième siècle avant Jésus-Christ, essaya, pour rompre la monotonie du répertoire, de représenter sur le théâtre de Sycione l'histoire du fondateur de la ville. Les spectateurs ramenèrent l'auteur au véritable sujet en s'écriant : qu'est-ce que cela a de commun avec Bacchus, mot qui resta en proverbe.

Les aventures de Bacchus faisaient le fond de la tragédie antique. A Athènes, Eschyle donnait, au Grand Théâtre, la *Lycurgie*, trilogie composée des Edons, des Bassarides

et des Jeunes Hommes ; une autre trilogie en trois pièces : *Sémélé* ou *les Hydrophores*, *Penthée* ou *les Bacchantes* et *les Cardeuses de laine*. (Cette histoire de Penthée était aussi peinte sur les murailles du Théâtre de Thèbes.) Euripide traitait de nouveau le sujet des Bacchantes.

Cependant la popularité des Orphistes n'était pas sans déplaire aux Pythagoriciens, installés aux mystères de Cérès, allégorisant les semailles. Elle coûta cher à Socrate, « à mon petit Socrate » comme il est appelé dans les *Nuées*.

En effet, Aristophane, qui l'invectiva si fort, était un adepte des mystères de Cérès, comme il le dit dans une de ses pièces : « O Cérès, toi qui as nourri mon âme, fais que je sois digne de tes mystères. »

Cependant qu'aux adultes était réservé le plus haut enseignement sur l'immortalité de l'âme proclamée dans ce chant magnifique d'Orphée :

« Tout ce qu'il avait enseveli dans son cœur sacré, il le rendit à la lumière brillante du soleil sous une forme plus belle que par le passé. »

La doctrine d'Orphée, reprise par Socrate, fit la force du peuple athénien. Tous les citoyens savaient par cœur et récitaient couramment le beau passage de *Phèdre* qui commence ainsi : « L'âme est immortelle comme tout ce qui se meut d'un mouvement continu. L'être qui se meut par lui-même, ne pouvant cesser d'être lui-même est immortel », etc. (Socrate attachait beaucoup d'importance à cette démonstration.)

L'enseignement d'Orphée, adopté par les Platoniciens, puis par les philosophes de l'école d'Alexandrie, inspira ensuite les Pères de l'Eglise. Eusèbe se complait à interpréter Orphée, tandis que Clément cite avec éloge « le grand Pythagore ».

ORPHÉE, PREMIER CIVILISATEUR

L'écriture, c'est-à-dire l'alphabet inventé ou modifié par Orphée, est le meilleur moyen de transmettre les connaissances et d'affirmer la civilisation. Celle-ci se développa d'abord chez les Grecs, puis chez les Romains, leurs

élèves. Les Romains conquièrent la Gaule, car c'est le sort des peuples qui pratiquent l'hypnotisme d'être toujours vaincus. Après les désordres de l'invasion des barbares, Charlemagne restaura en France les lettres et les institutions latines. Son œuvre a été complétée à la Renaissance par l'étude du grec, et ces deux littératures grecque et latine continuent et continueront encore à nous communiquer la science.

OPINIONS DES ANCIENS SUR L'ÉTHER

Les Celtes disaient que Junon était liée au pôle par Jupiter. Voici comment Clément d'Alexandrie explique cette fable. « Jupiter est l'esprit du monde, c'est-à-dire la force végétative et vivifiante, l'éther. Junon signifie l'air qui fait vivre et respirer. »

D'après Homère « Jupiter siège tout en haut de l'Olympe élevé », c'est-à-dire au pôle. « Jupiter, dit Héraclide en commentant ce passage, est placé en premier parce qu'il est la nature éthérée qui se tient au lieu supérieur de la sphère céleste, traversée par le pôle. »

Aristote, dans le *Traité du Monde*, définit l'éther un feu stellaire différent du feu planétaire. Par suite de la même distinction, on dit de l'étoile qu'elle scintille et que la planète brille. Dans l'atmosphère stellaire vit l'homme céleste, d'après les Bardes.

L'ESPRIT ET L'ÂME

Il ne faut pas confondre πνευμα, l'esprit ou le souffle inspiré, avec l'âme ou la respiration pendant la vie.

Timée de Locres (v^e siècle av. J.-C.) avait fait cette même distinction : « L'esprit est formé d'une partie de la nature du même (c'est-à-dire du ciel des astres fixes, ou firmament) et l'âme d'une partie de l'essence du divers (ciel des planètes).

Platon reproduit la même opinion, expliquée ainsi par Plotin, chef de l'école d'Alexandrie : « Le pneuma, qui entoure l'âme pendant la vie, fait l'office du ciel qui environne l'atmosphère terrestre. » Par suite de cette comparaison, Plotin appelle l'esprit l'élément sphérique, le fragment de la sphère céleste qui se trouve en nous. L'esprit est le corps éthéré qui entoure l'âme raisonnable.

SIÈGE DE L'ESPRIT (πνευμα)

D'après Timée, l'esprit réside dans la moelle cérébrale.

Les Pérates pensent que l'essence ou le souffle vital déflue de la chambre du cerveau, c'est-à-dire du ventricule moyen. Il passa, par le moyen de la glande pinéale, dans le cervelet, où il prend un genre et une semence, et de là à la moelle épinière et à l'organe de la génération.

Galien diffère d'opinion sur la partie du cerveau affectée à l'esprit : « Le conarium, ou glande pinéale, n'est pas le portier du pneuma psychique; ce conarium ne règle pas le passage de l'esprit, mais cette fonction appartient à l'apophyse vermiciforme (*vermis inferior* du cervelet). « Le plexus réticulé sert à élaborer le pneuma psychique, comme les réseaux tortueux phlegmatiques servent à élaborer le sperme. »

Suivant Descartes, « la partie du corps en laquelle l'âme exerce immédiatement ses fonc-

tions est la glande pinéale. Cette glande peut tour à tour subir ou diriger le cours des esprits animaux qui remplissent le cerveau. C'est dans cette glande seulement que peuvent s'unifier les impressions des organes sensoriels, toujours disposés par paires. »

« L'éther agit sur cette glande par le moyen des sens. Ceux-ci peuvent s'imprégner d'essence éthérée et la renvoyer. Comme tous les nerfs, ils sont doués de la faculté sensible et de la faculté motrice. »

SUR LES SCIENCES NEUROLOGIQUES

Les peuples de race sémitique, qui aggravent, y voient l'intervention de Satan. Chez les anciens peuples d'Europe, du temps de Saturne, on a gardé la mémoire des enfants et des jeunes gens voués à fournir le fluide, et si cette même époque est taxée d'âge d'or, c'est seulement par rapport à ceux qui en profitaient. La civilisation occidentale de l'époque suivante prit sur un ton moins tragique les pratiques magiques ou magnétiques, car c'est la même chose. Homère les relate comme

des incidents de la vie errante d'Ulysse. Celui-ci passa de bons moments avec la nymphe Calypso, ce qui indique que le commencement de l'aventure magique n'est pas désagréable. Mais, si l'on continue, on arrive au pays de Circé, dont le nom rappelle le cercle ou chaîne magnétique, et l'on risque fort d'être changé en pourceau, comme les compagnons d'Ulysse. Hésiode, contemporain d'Homère, est plus tranchant et décisif. Voici ce qu'il dit dans les *Travaux et les Jours* : « Il est facile, en se mettant plusieurs, de parvenir au mal. Car le chemin est facile et à notre portée. Mais les dieux immortels ont imposé la sueur comme condition aux qualités viriles, car la route qui y conduit est ardue, longue, rocailleuse. Elle devient facile quand on arrive au sommet, quoiqu'en réalité elle reste encore pénible. »

Hésiode dit qu'il faut être à plusieurs pour prendre le chemin du mal. En effet le magnétisme, qui est une dépolarisation, exige le concours de deux ou plusieurs personnes.

Les sciences occultes sont malfaisantes quand on les emploie à forcer la volonté des individus, ce qui est le crime de lèse-humanité. Elles deviennent facilement inquisitoriales et

délatrices. C'est là leur danger et pourquoi elles ont toujours été mal vues.

Dans la mythologie grecque, les satyres, les pans, les nymphes, les bacchantes et les ménades, tous gens de même complexion, correspondent aux états légers de l'hypnose.

LA CHUTE DE PHAÉTON

D'après un mythe celtique, Phaéton était pleuré par ses prêtresses sur les rives du Rhône. C'est, semble-t-il, une allusion aux influences sympathiques de la planète Vénus, nommée aussi Lucifer, *amenant la lumière*, ou Phaéton, qui a le même sens de *flambeau*. La prétention des magnétiseurs à remplacer les dons de l'intelligence, attributs d'Apollon, c'est-à-dire du soleil, par une entente occulte et passionnelle, a toujours été suivie de déconfiture. D'où la mésaventure de Phaéton.

Milton a reproduit le même mythe dans la *Paradis perdu*, en parlant de la chute de Satan.

LES MALÉFICES MAGIQUES DANS LES LOIS ROMAINES

La loi des Douze Tables met au nombre des délits les enchantements jetés aux moissons et les incantations malfaisantes.

Le code de Justinien consacre le Titre VIII, Loi 4, aux maléfices, en ces termes :

« On doit punir et réprimer avec raison, par des lois très sévères, la science de ceux qui, par des incantations à haute voix, au moyen d'arts magiques, travaillent contre la santé des hommes ou sont découverts détournant les âmes pudiques vers la jouissance. Mais on ne peut impliquer dans aucune action criminelle les remèdes exigés par le corps humain ou ajoutés sans méchante intention, les conjurations faites par les personnes réunies dans les champs pour que les vendanges mûres n'aient à souffrir de la pluie ni que les vents ou la grêle ne les écrasent. Il n'y a pas non plus lieu de poursuivre quand ces conjurations ne lèsent pas la sécurité ou la réputa-

tion des personnes, mais profitent aux actes de ceux qui se proposent d'user des présents du ciel et de faire prospérer les travaux des hommes. »

La Loi VI du même Titre est ainsi conçue :
« Beaucoup de personnes, en se servant d'arts magiques, ne craignent pas de bouleverser les éléments, de troubler la vie des personnes innocentes et, en évoquant avec les mains, ils osent les agiter en l'air pour que les ennemis de leur client soient détruits par art maléfique. Comme ils sont hors de la nature, que la *pestis feralis* les consume (c'est-à-dire qu'ils soient livrés en proie aux animaux du cirque). Loi rendue par les empereurs Constance et Julien. »

Les autres personnes visées par le même Titre sont les devineresses et devins de toute sorte, ceux qui présagent l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes, les mages ou ceux adonnés aux arts magiques, qui étaient appelés vulgairement *malfaisants*.

LE CLIMAT DE LA GRÈCE

Platon a donné pour cause de l'essor scientifique en Grèce le climat tempéré du pays et sa fertilité, qui donne le loisir d'étudier la philosophie. La France possède les mêmes avantages et profite, en plus, des ressources de l'Océan.

L'auteur de la *République* et des *Lois* a exprimé cette belle pensée : « La philosophie est le plus grand des biens que les hommes aient reçu en partage. » Dans la *République*, le même auteur a dit « qu'un excellent guerrier devait posséder la force, l'agilité et la philosophie ».

*
* *

Le communisme est un rêve. Socrate a dit : « Tout est commun, mais il a ajouté : entre amis. » Car si l'on détruit l'originalité et l'initiative individuelle, on retombe à l'état des pygmées d'autrefois.

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR ORPHÉE

Orphée admettait comme origines du monde, la Nuit, c'est-à-dire le ciel étoilé ou les astres, le Ciel diurne ou le Soleil, et la Terre productrice des végétaux et des animaux.

Il disait de la décade qu'elle avait des rameaux, entendant par là la numération décimale.

A propos du nombre six, il disait : « Sois propice, glorieux nombre, père des choses célestes, père des mortels. » Il s'agit ici des six planètes, y compris la lune, et des six époques de la vie.

La descente d'Orphée au pays des Ombres pour y chercher Eurydice, *l'ample double forme*, est une allusion au double éthérique et aux états hypnotiques. La condition de ne pas se retourner a trait aux personnes magnétisées qui se réveillent dès qu'on les regarde.

Orphée fit partie de l'expédition des Argonautes pour la conquête de la Toison d'or. Ce

voyage est une chrysopée, c'est-à-dire un traité symbolique sur la pierre philosophale ou l'art de faire de l'or alchimique, genre d'ouvrages si nombreux autrefois qu'il y en avait un millier à la bibliothèque d'Alexandrie, lorsqu'elle fut brûlée par les Arabes. L'*Argonautique* donne une idée des connaissances géographiques à l'époque d'Orphée. Elles avaient comme limites, le Phase (le Don) à l'est, et l'Irlande à l'ouest. On supposait que l'Océan septentrional s'étendait au delà de ces deux points.

On peut juger, d'après les Hymnes, les idées des premiers observateurs. La terre leur apparaissait plate, et les astres leur semblaient des météores. Le jour était le phénomène quotidien qu'ils acclamaient. Les astres, pensaient-ils, se levaient des lieux inférieurs, ou enfers, séjour de Pluton, et s'y couchaient. Le domaine du feu lui était attribué, celui de l'air à Jupiter, celui de l'eau à Neptune. La connaissance de la nature se bornait à ces trois règnes.

DE L'ÉPOQUE OU VIVAIT ORPHÉE

D'après l'historien Cédrene, cité par Timothée, Orphée vivait du temps de Gédéon, juge d'Israël, treize siècles avant Jésus-Christ.

Suivant un manuscrit grec antique, Orphée naquit 77 ans avant la guerre de Troie, vers 1270 avant Jésus-Christ. C'était l'époque où l'Hercule Thébain achevait ses douze travaux et 15 ans avant la naissance de Thésée, que le héros devait accompagner dans la fameuse expédition des Argonautes.

D'après Pausanias, il y avait une famille grecque du nom de Lycomides qui, de temps immémorial, apprenait par cœur des poèmes d'Orphée et les chantait dans la célébration des mystères.

En outre de la Thrace et de la Grèce, Orphée parcourut l'Égypte, où il modifia le culte d'Isis et d'Osiris. Isis correspond à Cérès et Osiris à Bacchus.

SUR OGMAI

Ogmai était un des principaux personnages de la tribu des Tuatha De Danaan, qui prirent possession de l'Irlande vers l'année 1796 avant Jésus-Christ, suivant les annales irlandaises. Outre les chefs militaires, il y avait des maîtres ès arts et métiers, comme charpentiers, forgerons et fabricants d'armes, constructeurs et médecins. Ogmai était leur poète. Ce peuple pratiquait surtout la magie.

Leur nom de Tuatha De Danaan signifie peuple de la Déesse Dana. Le mot Dana est synonyme de Diane, qui désigne la lune. C'était une tribu du peuple des Némédiens, qui occupèrent l'Irlande à plusieurs reprises.

Le mot « Némédiens » (de neimh, ciel) signifie célestes. On le retrouve appliqué à plusieurs villes de la Gaule : Nemausus, Nîmes ; Nemetacum, Lens en Artois ; Nemetum, Spire ; Nemetocenna, Arras ; Nemus, Nemours.

Ces peuples appartiennent-ils à la même race ? C'est une question ethnique à élucider *de visu* en reconnaissant les types.

NOTES MODERNISTES

Le développement des sociétés fut lié à la question des subsistances.

L'art de cultiver et d'ensemencer les terres (époque de Saturne et de Cérès) a laissé comme représentants, dans la société moderne, l'agriculteur et son corollaire, le prêtre. Le *culte* était l'apprentissage de la *culture*. Les *cérémonies* concernaient plus particulièrement *Cérès*. Le calendrier, qui déterminait les saisons, était l'œuvre principale du grand pontife et est resté jusqu'à présent la première attribution sacerdotale.

A cette première école de la nature, l'homme apprit la prévoyance, qui lui fit garder les grains de semaille, et l'économie.

L'élevage des troupeaux relève de la planète Jupiter, dont l'influence sur l'air et par suite, sur les animaux est sensible. D'où la consti-

tution d'un Olympe où prirent place les influences bienfaitrices et adjuvatrices des autres planètes déifiées comme Mercure, Vénus, Apollon. Mais qui terre a, guerre a : d'où l'importance attribuée à Mars pendant cette période. L'homme apprit l'art de la guerre, la régularité et l'ordre. Enfin la viticulture apporta de nouveaux changements dans l'économie sociale, introduisit plus de douceur dans les mœurs, en remplaçant les supplices par la fêrle de Bacchus, et donna l'essor aux sentiments de franchise et d'indépendance. Bacchus était communément appelé Pater Liber, le Père de la Liberté. Les conventions faites de gré à gré remplacèrent les ordres de l'autorité.

LE CHRIST ET L'HYPNOTISME

Les paroles du Christ : « ils ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et n'entendent pas » semblent s'appliquer à l'état de charme (état léger de l'hypnose), que l'on obtient par une magnétisation prolongée. Car

les somnambules lucides ou auditifs ne font usage ni des yeux ni des oreilles.

LE MONDE IMPROVISÉ PAR LE RAISONNEMENT

Quand Descartes dit : « Je pense, donc je suis », il écarte toute preuve de l'existence fournie par les sens. Par suite, le raisonnement s'applique à l'esprit seul dont l'existence est ainsi démontrée, et l'immatérialité de l'être pensant ou de la personnalité s'en induit.

Du moment que l'être pensant existe, il dure, sans que le temps le détruise, car « le temps » n'est qu'une expression pour désigner le changement. Ce qui est immatériel ne peut périr, puisque la mort n'est que la désagrégation des molécules.

Puisque l'individu existe, il a toujours existé et non pas seul, mais avec d'autres individus, car la sensation qui fait partie de l'individualité exige l'existence d'autres êtres. Mais s'il y avait deux classes d'êtres seulement, le monde resterait toujours le même. Les modifications qui s'opèrent dans le monde nécessitent l'existence d'une troisième cause,

d'où le système ternaire des Bardes est forcément admis.

*
* *

Le monde est flamboiemment.

*
* *

Le mot $\Theta\epsilon\omicron\varsigma$, dieu, dérive de $\tau\iota\theta\epsilon\iota\nu$, *être fixe*, et désigne le firmament.

*
* *

Le passage sur cette terre est une préparation à une autre vie. La perte des dents pendant la vieillesse prouverait que le système dentaire deviendrait inutile dans une planète supérieure, celle de Vénus, par exemple, et ce changement de l'organisme correspondrait à une modification de l'intelligence. L'être biologique s'alimenterait de saveurs et de parfums.

*
* *

On doit écrire : Francs-massons, car « masser » a le sens de magnétiser.

DE LA MANIÈRE DE COMPRENDRE RABELAIS

Rabelais, apologiste de la dive bouteille, fut le premier érudit ès lettres grecques et latines de son époque, en plus de son titre de docteur en médecine. Son livre fut une protestation contre l'enseignement où se morfondait la société et, grâce à lui, on put parler d'autre chose que de la Bible.

Rabelais ne ménagea pas les moines et si son héros Gargantua inonda Paris, non d'eau bénite, c'est parce que cette ville était couverte de couvents.

Rabelais s'en prit à la dialectique mal imitée des Grecs, car les scolastiques oubliaient que chaque mot recouvre une réalité et prenaient trop souvent les signes pour les choses significées.

La singulière manière dont Panurge entend construire les remparts de Paris prouve une connaissance parfaite de l'occultisme.

Rabelais enseigne le retour à la vie naturelle et recommande le bon vin et la bonne chère.

Les noms de ses héros sont significatifs : ce sont Pantagruel, *le goulu*, roi des Dipsodes *qui ont soif* ; Epistemon, *le savant* ; Carpalin, *le vif* ; Eusthène, *le vigoureux* ; Panurge, *privé de tout*, tirant le diable par la queue, ce qui est histoire de mage. Pantagruel livre combat aux Amaurotes, *obscurantistes*. Enfin, pour le plaisir des « bons buveurs », il ridiculise toutes les fausses croyances rapportées du royaume d'Utopie, *placé nulle part*, et dresse ses généalogies railleuses en face celles de la Bible.

Cependant, en qualité de docteur ès sciences médicales, il connaît l'alchimie et les vertus de l'herbe Pantagruelion.

Parmi les réformateurs de son époque, Rabelais est plus sensé que Luther et Calvin, qui se montrent trop graves ou trop austères à propos de l'Evangile, annonçant la Bonne Nouvelle toute de bienveillance et d'affection, quoique le Christ, d'après la représentation convenue, ne donne pas assez l'idée d'un personnage plantureux.

NOTES

Page 1, ligne 12. Orphée est fils d'Apollon, d'après Rygin.

Page 1, ligne 18. Les méridionaux prononcent l'*r* forte, ment : ce qui confirme l'origine de l'invention.

Page 8, ligne 3. En thérapeutique, la distinction des quatre humeurs est prise en considération par Hippocrate par application de cet ancien adage : *Corpora non agunt, nisi soluta*, les corps n'exercent une action chimique qu'à l'état liquide.

Page 11. Les Mystères de Cérès étaient réservés aux femmes, et ceux de Bacchus aux hommes.

Page 14, ligne 24. « Le grand Parménide », expression de Platon dans le *Sophiste*.

Page 15, ligne 7. La répétition de ce refrain bizarre et mnémotechnique : Bady, zaps, chton, etc., était peut-être un moyen de provoquer le sommeil magnétique.

Page 15, ligne 18. Les choses poussent d'elles-mêmes. — La touffe de laine indique l'origine féminine des choses.

Page 24, ligne 3. On peut admettre comme hypothèse que le pneuma soit placé entre les parois du ventricule moyen : de cette façon l'organisme ferait un tout indépendant entre l'épiderme et la muqueuse.

Page 24, ligne 10. La première vertèbre, développée et amplifiée, forme la tête et la figure. C'est une application de la loi d'unité organique, découverte par G. Saint-Hilaire.

Page 26, ligne 11. — L'expression grecque κακότης, le mal, peut se traduire par « l'esprit du mal ». Αρετή, la vertu, signifie la qualité virile, mâle. La racine du mot est ἀρεῖς, qui, par le changement de l'esprit rude en

m, devient *Mars* ; *māle* est le diminutif. En latin, le même sens du mot *αρετη* se retrouve dans les mots *vis*, vigueur, *vir*, homme, et *virtus* qui fournit au français le mot *vertu*. Mais ce terme est tellement usé qu'il a perdu de sa précision et qu'on est obligé d'en rappeler le vrai sens.

NOTE RÉTROSPECTIVE

Comme preuve de ce que nous avons dit dans un précédent traité sur l'Amour, premier principe de Pythagore, pris en grande considération chez les Gaulois, on peut citer un très ancien poème gaélique, recueilli par Iolo Morganwg, dans lequel l'auteur cite les caractères des différents peuples et remarque que les Gaulois se distinguent particulièrement par leur entente de l'amour.

OPINION DE E. RENAN SUR LES RACES SÉMITIQUES

« La race sémitique se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs : elle n'a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie civile ; en tout, absence de complexité, de nuances, sentiment exclusif de l'unité. Il n'y a pas de variété dans le monothéisme...

« En toute chose la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plein-chant est à la musique moderne : elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité.

« Les nations sémitiques ont eu leur complet épanouissement à leur premier âge et n'ont plus de rôle à leur âge mur.

« Les langues sémitiques manquent d'analyse. » (*Histoire des langues sémitiques.*)

*
* *

Les races possèdent les qualités du sol. Comme le désert, les races sémitiques manquent de variété, de surabondance de vie. Leur parcimonie fut de nécessité dans un pays stérile et chaud, mais peut, sous d'autres cieus, être taxée d'avarice.

MYSTÈRES DE CÉRÈS ET DE BACCHUS EXPLIQUÉS

Callimaque, hymne III, dit que Cérès porte à la main les bandelettes et le pavot.

Le pavot signifie le sommeil ou l'hypnose, les bandelettes désignent, en outre, l'état hypnotique ordinaire que l'on obtient en fermant les yeux et en gardant le silence.

Les mystères de Bacchus ont trait, au contraire, à la répétition incessante des mêmes paroles, comme on en voit un exemple page 15. On obtient ainsi l'audition à distance, par l'hyperesthésie des nerfs auditifs.

De plus, Bacchus n'exigeait pas qu'on gardât le secret, puisqu'il punit les Ménades qui donnèrent la mort à Orphée pour avoir divulgué leurs mystères.

Le mot « mystère » vient de *μυσειν*, *fermer la bouche où les yeux*. De ce même radical proviennent les noms de mystes et de mystificateurs.

PROJET UTILITAIRE

On pourrait changer la presqu'île de Gennevilliers en une magnifique forêt en y plantant des plantes et des arbres avides d'engrais, qui sont aromatiques et d'agrément.

PENSÉES DIVERSES

L'homme et l'univers ne font qu'un.

L'homme a charge des effets réflexes : c'est la conscience de l'univers.

*
* *

Dans la cabale auto-suggestive, on s'arrange, au moyen de gestes et de mots détournés, à ce qu'une personne se fasse des idées dont elle devient victime. L'individu se suggestionne lui-même, les autres ne font que lui en fournir l'occasion.

*
* *

L'o et l'i sont très importants comme signes symboliques. L'o signifie la circonférence et l'i le rayon ou diamètre transversal. Dans le style hiéroglyphique, la femme est porteuse de l'o, l'i est l'attribut de l'homme.

L'o initial du mot *ogham* place les Gaulois au rang des peuples féministes parce que l'alphabet, haute manifestation de l'intelligence, était ainsi sous la consécration de la femme. Cette appréciation favorable de la femme est confirmée par les innombrables églises élevées en Gaule en l'honneur de Notre-Dame, en laquelle on peut reconnaître Proserpine ou la Fée Morgane des temps anciens.

*
* *

Tout le règne animal paraît une modification de l'appareil génital. La musculature de la limace est un des exemplaires primitifs.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Go 14.54
Ogmios ou Orphee.
Widener Library

005922081



3 2044 085 141 554

